

En marge de l'enquête parue jeudi 13 février dans le Cahier Livres & Idées de *La Croix*, [Littérature et sociologie : des liens féconds](#), l'anthropologue et écrivain Éric Chauvier explique sa démarche littéraire, mêlant les techniques de recherches en science sociales à l'écriture de soi.

13/2/14 - 16 H 39

La Croix : Pourquoi, alors que vous êtes anthropologue, choisissez-vous une voie littéraire pour rendre compte de vos enquêtes ?

Éric Chauvier : Mon premier livre, [Anthropologie](#), parlait d'une jeune Rom croisée en train de mendier devant un centre commercial. Le point de départ de ce projet, ce fut vraiment l'impression suscitée par le regard de cette jeune fille, ce qu'il a provoqué en moi.

Ce n'était pas un livre sur le groupe des Roms comme ethnie, mais sur une personne, un individu, dans ses relations à l'autre. Il s'agissait de voir pourquoi cette jeune Rom aurait moins d'importance que, par exemple, Dora Bruder, la jeune juive parisienne, personnage du livre de Patrick Modiano.

Vos ouvrages sont présentés à la première personne du singulier, et impliquent une part de récit personnel. Pourquoi ce parti pris ?

E.C. : Je ne cherche pas spécifiquement à parler de moi, mais dans la mesure où je tente de décrire les autres, je dois obligatoirement parler de moi, puisque je suis impliqué dans le rapport à l'autre. Dans [le cas de Joy](#), la jeune fille rebelle de mon deuxième livre, [Si l'enfant ne réagit pas](#), c'est vraiment l'anomalie considérable que constitue sa présence dans ce centre d'accueil pour adolescents en difficulté qui m'a ramené à une part inconsciente de moi. Sa souffrance me renvoyant à la mienne, à mes souvenirs. Elles étaient parties liées.

Il est impossible de parler des autres sans parler de soi. On est toujours pris. En sciences sociales, ce courant réflexif est minoritaire. On est, encore aujourd'hui, plus enclin aux expertises closes, sans toujours prendre en compte les effets que l'observateur a sur l'observé. C'est pourtant là qu'il faut inventer une forme littéraire qui puisse rendre compte de la présence de l'observateur, tout en restant rigoureux. Il est plus sérieux de parler de soi dans le processus d'enquête que de ne pas le faire, puisque notre présence a un impact.

Quel peut être l'intérêt scientifique d'une telle démarche ?

E.C. : Aujourd'hui, en anthropologie et en sciences sociales, le «je» n'a que très peu sa place. Il fut par exemple utilisé par Jeanne Favret Saada, dans son livre très important sur la sorcellerie en Mayenne, paru en 1977, [Les Mots, la mort, les sorts](#), ou bien récemment dans les textes de la collection «Les ethnographiques» aux éditions Anarchasis, qui assument le «je» dans le récit d'enquête. Mais à l'Université c'est encore le «nous royal» qui prédomine dans les récits.

Pourtant le «je» donnerait une autre image des sciences sociales, parce qu'il peut créer quelque chose de partageable avec les lecteurs. Et, à partir du moment où il y a «je», se pose en général la question littéraire, tandis que le «nous» dédouane du littéraire. En cela, le modèle reste Montaigne : il dit «je», et on a le sentiment d'un enseignement majeur.

Vous sentiez-vous proches d'un genre qu'on pourrait qualifier d'«écriture sociologique de soi» ?

E.C. : Je ne crois pas à la généralisation d'une telle écriture, ni à la possibilité de l'imposition totale d'une grille théorique. Dans mes livres, j'essaie de valoriser les situations de dysfonctionnement, je ne cherche pas d'invariant. Ce qui m'intéresse, ce sont vraiment les zones qui ne sont pas formulées, pas mises en lumière, que ce soit des zones péri-urbaines ou des zones de ma propre mémoire.

Recueilli par Sabine Audrerie